

le persil

Journal inédit, *Le Persil* est à la fois parole et silence. Ce numéro simple est une invitation faite aux Éditions de la Marquise, fondées à Lausanne en 2016 par Inès Marques, de présenter des textes et des images inédites, ainsi que des extraits des quatre premiers livres du catalogue. Il coûte :

5 CHF ou 5 Euros

A large, stylized white outline of the letter 'M' is centered on the page. The letter is composed of thick white lines, creating a hollow, geometric shape. The top horizontal bars are slightly wider than the vertical stems, and the bottom horizontal bars are also slightly wider. The overall appearance is that of a bold, modern graphic element.

Édito

La Marquise se présente

Un jour, un ami me donne à lire un texte qu'il a écrit. Il l'a donné à d'autres amis aussi, c'est la première fois qu'il écrit un roman et il veut avoir divers avis. J'aime beaucoup son récit et je le lui dis lors d'un rendez-vous où je lui explique également ce qu'il peut faire pour essayer de se faire publier par un éditeur. Le processus éditorial tel que je le lui explique lui paraît long et compliqué. De mon côté, je ressens une certaine frustration à ce que son texte ne rentre dans la ligne éditoriale d'aucun des éditeurs pour lesquels je travaille. Alors que j'ai vraiment beaucoup aimé le lire, et que je voudrais beaucoup le publier.

Après cette rencontre avec Laurent, les semaines passent et son récit, ainsi que notre discussion restent dans un coin de ma tête. En parallèle, je travaille de plus en plus avec un ami graphiste passionné de typographie et de livres et au gré de divers projets nous débattons souvent d'édition, de ligne graphique, de littérature. Tout cela fermente dans mon esprit jusqu'à ce qu'un jour j'écrive un e-mail à l'ami écrivain pour lui demander si nous ne devrions pas nous lancer tous ensemble. Il approuve, et l'ami graphiste, Chris, aussi. Nos forces conjointes sont suffisantes pour lancer une maison d'édition.

De conversations en réflexions, la ligne graphique se précise : les Éditions de la Marquise feront des livres illustrés. Pas d'autre contrainte que l'alliance de textes et d'images, ce qui laisse

la porte ouverte à bien des explorations à venir. L'identité de la maison et la ligne graphique naissent rapidement du talent de Chris. Tout a été très facile à mettre en place, car nous nous connaissons professionnellement depuis longtemps et savons que nos idées se rejoignent. Néanmoins, tout a été minutieusement réfléchi et discuté et bien des concessions ont été faites. Elles n'ont pas été source de frustrations car chacun a confiance dans les compétences de l'autre, dans son champ spécifique d'action. J'ai convaincu Chris que le texte devait être justifié à droite, pour faciliter la lecture. Il m'a convaincue que la couverture serait noire.

Un vendredi matin, nous avons loué une voiture et Chris a conduit jusqu'à Langres, en France voisine. Nous allons visiter un imprimeur que je connais, car je travaille avec lui sur d'autres projets, pour une autre maison d'édition. La relation de proximité est importante pour moi. Ce jour-là, à Langres, nous choisissons des papiers et nous faisons des tests d'impression. Lorsque les livres sortiront de presse, Pascal viendra me les livrer à Lausanne avec sa camionnette.

Laurent a choisi son illustrateur, c'est un ami, que je connais moi aussi. Tous deux travaillent de façon libre, je vois les dessins de Constant lorsqu'ils ont arrêté leur choix. Entretemps, un autre ami m'a fait lire une nouvelle qu'il a écrite lorsqu'il était au gymnase et

pour laquelle il avait alors obtenu un prix. Je suis frappée par la qualité du texte, qui a été écrit si jeune. Je demande à Louis s'il voudrait le publier. Comme il s'agit d'une réécriture du mythe de Narcisse sous une forme relativement courte, je lui propose de réécrire d'autres mythes afin d'obtenir un recueil de nouvelles. Louis se met au travail et fait tourner ses réécritures autour du thème de l'amour. Il choisit lui aussi une amie, Léa, pour illustrer ses textes.

Cela nous donne une belle base pour lancer la maison d'édition avec deux livres, très différents l'un de l'autre : un roman d'enquête policière se passant à Lausanne, avec des dessins en noir et blanc qui illustrent pour certains la ville en même temps que le récit ; et un recueil de nouvelles ayant chacune sa forme et son rythme propres, réécritures poétiques de mythes anciens, illustrés cette fois par des dessins en couleur eux aussi très poétiques et forts.

Nous nous sommes donc retrouvés toute une bande d'amis, auteurs, illustrateurs, graphiste, éditrice, à discuter de comment nous allions lancer nos projets et les présenter au public. Nous voulions proposer un événement festif qui sorte de l'habituel combo lecture-dédicaces et qui nous ressemble plus. L'idée nous est venue de proposer une collaboration au collectif « Où êtes-vous tous ? », dont

nous connaissons tous la plupart des membres. Ce collectif se décrit notamment comme étant « un appel, un cri de rassemblement, une invitation à créer des espaces de liberté et de culture hors des structures ordinaires ». Évoluant surtout dans le milieu de la musique, le collectif s'est montré heureux de s'ouvrir au monde littéraire. Nous avons été immédiatement d'accord sur le lieu : l'espace Saint-Martin, à Lausanne, que nous voyions tous comme un véritable espace de liberté correspondant à nos sensibilités conjointes. Se sont ensuivies quelques mois de discussions pour décider et organiser le déroulement de la fête. Plusieurs aspects ont été

« Nous nous sommes donc retrouvés toute une bande d'amis, auteurs, illustrateurs, graphiste, éditrice, à discuter de comment nous allions lancer nos projets et les présenter au public. »

Inês Marques, éditrice

importants : la scénographie, le choix des musiciens invités, les performances créées par les auteurs et illustrateurs autour de leur œuvre, et bien sûr toute la logistique pour mener à bien le projet. La fête a été une réussite grâce à toutes ces forces réunies, et chacun d'entre nous a amené son public, très varié, allant des parents aux amis, des anciens professeurs aux collègues, avec en passant des inconnus arrivés là par hasard. La soirée a par ailleurs permis une véritable rencontre, avec les membres de l'espace Saint-Martin, avec qui une collaboration ultérieure a été décidée à ce moment et qui est devenu un lieu emblématique pour les Éditions de la Marquise.

Après ces deux livres, une proposition différente m'est parvenue de la part d'une auteure : elle avait écrit un début de texte pour enfants. C'était l'occasion, toujours en mêlant textes et images, de réfléchir à de nouvelles possibilités : la création d'une collection pour enfants. Chris a mené une recherche et une réflexion afin de trouver le moyen de rester dans la ligne graphique de la maison tout en créant un produit destiné à un public différent. Le projet a changé plusieurs fois de forme – au début il devait s'agir de livres carrés, puis de trois petits livrets insérés ou non dans un coffret, pour finalement revenir à la simplicité et garder le gabarit initial et s'en démarquer par la mise en page intérieure. La collection a

pris le nom « les petits marquis ». Cette fois, l'auteure n'avait personne en tête pour les illustrations, c'est donc moi qui l'ai mise en contact avec un artiste. Ce livre comporte davantage d'illustrations, et même une sur la couverture, ce qui sort de la ligne de la grande collection. Pour la promotion du livre, nous avons organisé tout un après-midi de lecture, bricolages, coloriage, gâteau au chocolat et ballons. Le livre connaît un véritable succès en librairie et nous avons pour cela pu compter sur l'appui des sympathiques libraires du rayon jeunesse de Payot Lausanne.

Mais arriver en librairie, y rester, et rentrer pour de bon dans le réseau de distribution n'est pas chose aisée pour une petite structure éditoriale. Lorsque personne ne vous connaît encore et que vous n'avez pas de distributeur, il est plutôt difficile d'apparaître en librairie. Nous avons commencé par la vente directe, créer de grands événements pour la sortie de nos livres n'est pas anodin, il nous permet de ratisser plus large que nos simples cercles de connaissances. Les ventes via le site internet ont également bien fonctionné. Puis, j'ai fait le tour des librairies de la ville pour présenter les éditions et ses parutions. Certaines en ont pris en dépôt

vente. En plus des librairies, qui sont un réseau essentiel, je suis également allée vers des lieux non dédiés – ou du moins pas exclusivement – à la vente de livres. C'est le cas par exemple de L'Attribut d'Iris, à la rue de la Mercerie, boutique alliant décoration et plantes vertes où j'ai vu un bel assortiment de papeterie mais pas de livres. Me disant que je n'avais rien à perdre, j'ai demandé à Julie si elle serait intéressée à vendre nos livres. Le courant a immédiatement passé et depuis, nous avons fait quelques événements ensemble et elle est devenue l'un de mes meilleurs points de vente. La même chose s'est passée avec La Sonnette, boutique et galerie d'art à la Cité, qui possède un rayon livres parmi ses meubles et tout un méli-mélo d'œuvres de divers créateurs. Le contact avec les petites structures est plus aisé car nous pouvons communiquer directement ; les grandes structures nous demandent par contre de passer par un distributeur, ce dont nous étions totalement dépourvus au départ. Cela nous a permis de développer des relations privilégiées avec certains revendeurs, et nous les en remercions. Aujourd'hui, les choses ont quelque peu changé grâce à d'heureuses rencontres que nous avons faites. Désormais, nous avons un représentant, Pascal des Éditions d'en bas, qui fait le tour des librairies pour présenter nos livres et nous en sommes très heureux car cela permet de toucher d'autres publics et de s'ouvrir plus largement à la Suisse romande. En parallèle, grâce aux liens qui se sont tissés avec l'équipe de la librairie La Proue (notamment Hélice Hélas, art&fiction, en bas, d'autre part), nous sommes désormais également présents en France, au sein du catalogue de R-diffusion. Nous ne pouvons pas encore mesurer les effets de ces changements, mais nous avons le sentiment d'avancer petit à petit, à notre échelle.

Ce dont je peux parler avec assurance, c'est le réseau de liens qui s'est tissé avec ceux que j'aime voir comme des éditeurs amis. Au Salon des petits éditeurs en novembre dernier, Alexandre des éditions Hélice Hélas s'arrête à ma table d'exposante pour discuter. Grâce à cette discussion, j'ai contacté Pascal pour la représentation et la distribution, je suis entrée dans l'équipe de la librairie La Proue

et du Cran littéraire, puis dans celle du Café romand, une réunion d'éditeurs romands autour de leur diffuseur français pour promouvoir le livre au-delà des frontières du pays. De fil en aiguille, j'ai été invitée cette année au Salon du livre et de la presse de Genève sur le stand Les Insécables, éditeurs suisses d'art, de littérature et de combats. À nouveau, ce sont des gens que je ne peux que remercier. La scène éditoriale romande est particulièrement dynamique, et elle l'est en partie grâce à ces liens entre éditeurs qui se reconnaissent des envies, des sensibilités et une vision communes et qui s'assemblent pour éviter de se fixer de limites, quelles qu'elles soient.

Un quatrième livre vient de paraître, pour le Salon du livre genevois. Une fois de plus, le livre ouvre un nouveau territoire aux Éditions de la Marquise, celui de la poésie. Une des envies au centre de la création de cette maison d'édition est de laisser la porte ouverte aux possibilités. De rester disponible aux genres d'écritures, aux styles picturaux, aux possibilités de médias. Tout comme la création des éditions a été le fruit d'une rencontre d'envies individuelles au moment opportun, le livre doit lui aussi être une rencontre. Lorsqu'un auteur me contacte, je le vois en principe très vite, parfois avant

même d'avoir lu son texte, pour sonder son projet, ses envies, et envisager si la collaboration pourra avoir lieu, discuter des différentes possibilités, présenter les collaborateurs et le fonctionnement des éditions, dire très clairement dès le départ quelles sont les possibilités d'une petite maison comme la nôtre et mettre sur pied une direction, de laquelle il sera toujours possible de dévier. Les Éditions de la Marquise ont une identité et une ligne graphique forte, mais elles gardent toute la plasticité nécessaire pour que chacun des intervenants à un projet puisse y trouver la place d'explorer et de créer son œuvre, en commun. L'amitié qui a été le socle de la création de la maison

d'édition reste présente dans la collégialité au sein de laquelle une œuvre y naît. En effet, la rencontre est au cœur du processus de travail. On me demande souvent où sont mes bureaux. Je réponds invariablement : mon bureau, c'est mon ordinateur portable. Il est mobile, et c'est comme cela que je le souhaite. En cohérence avec le souhait d'aller au-devant de collaborations.

Lorsque je regarde en arrière et que je parcours cette année d'existence, je vois avant tout, au-delà du travail acharné de chacun, ces belles rencontres, les heureux hasards, des relations de proximité et, si je me tourne du côté de l'avenir, je vois un souhait de continuer à collaborer avec les gens d'ici et d'ailleurs, j'entrevois le champ des possibilités à explorer en s'appuyant sur cette petite famille qui se construit peu à peu – qui n'est déjà plus si petite – et qui n'a pour le moment jamais failli.

Inès Marques est née en 1984. Elle est diplômée en Lettres. Elle travaille dans l'édition depuis la fin de ses études. Elle vit à Lausanne.



Photo Louis Morisod

Inédit

Les Corps glorieux, par Auguste Cheval

- Comment escaladerais-je le mieux cette montagne ?
- Continue de monter et n'y pense pas.

Nietzsche, *Le Gai Savoir*

À l'aube, nous nous lèverons, nous regarderons le soleil et nous irons dans l'autre direction, le visage dans l'ombre de l'aurore. Nous reviendrons. Cette phrase que Cervoisière avait prononcée au milieu du festin avait fait taire un temps les bouches encore pleines de vin et de viande et avait fini par convaincre les autres. Ils partiront demain, à l'aube.

Tout avait commencé comme dans *Salammbô*, par un festin de mercenaires partis de Lausanne pour rejoindre la maison d'un ami à Riex. C'était l'automne. Les vignes étaient pleines de l'odeur du travail, cette odeur chaude faite de moût et de la sueur des jeunes hommes et femmes venus pour quelques semaines travailler aux vendanges. On les voyait porter d'énormes caisses remplies de raisin, grimper ces pentes difficiles chargés comme des éléphants. Ils riaient en travaillant, ils chantaient en cueillant le raisin, certains ne se connaissaient pas avant d'arriver ici mais ils deviendraient amis, amants pendant les quelques semaines qu'ils passeraient là. Puis chacun rentrera chez soi, la peau pleine de soleil, les mains remplies de vin.

Les coursiers étaient partis de Lausanne en début de soirée, peu avant que le soleil rougisse. Ils étaient cinq et quatre vélos. Dans la descente vers Cully, Cervoisière avait placé une accélération lorsqu'un homme, le ventre posé sur le réservoir de sa moto, les avait dépassés en donnant de petits coups de gaz comme on donne des coups de reins sans amour, sans élégance, le genre d'homme se croyant aventurier sur sa moto, contentant son piètre besoin de péripéties par les quelques virages un peu serrés qu'il prenait entre Lausanne et Cully. Cervoisière l'avait rapidement rattrapé, suivi par Edmond et Fontaine qui avaient pris sa roue. Pierre était resté à l'arrière, puisque derrière lui, Juliette était assise sur sa selle, pleine d'amour, son visage collé contre son dos humide. Elle sentait les muscles de Pierre bouger au rythme de sa cadence, caresser sa joue. Lui pédalait en gestes amples, pour ne pas la brusquer, il aimait sentir ce visage aimé contre son dos, il sentait ses lèvres effleurer parfois sa colonne frissonnante. À l'avant, les trois autres avaient dépassé le motard dans un rond-point et lui, coincé entre les voitures, n'y pouvait plus rien. Les trois amis s'étaient arrêtés au bord du lac, à Cully, pour attendre Pierre, face au lac, au pied d'un arbre qui remuait d'oiseaux hilares de la joie qui montait en eux, celle de partir bientôt pour le sud. Sur leur droite, une hirondelle seule battait sa queue contre le sol comme un joueur de tennis bat sa balle avant de servir. Dans le ciel, une nuée de corneilles jouait à traverser la lumière du soleil s'affaissant sur les Alpes françaises comme la tête d'un ouvrier ivre sur un bar disparaît derrière sa chope de bière.

Elles volaient en rond, comme les cendres dans le vent, jouant à un jeu dont les règles n'étaient comprises que par elles. Le lac était plat, calme comme le cœur de Pierre qui arrivait, beau comme le sourire de Juliette, rayonnant de rides discrètes, qui était toujours accrochée à ses reins.

Ils montèrent alors à Riex. Pierre et Juliette à pied, les autres à vélo, paisiblement, comme des guerriers conscients de leur pouvoir marchent vers un combat qu'ils espèrent héroïque. Giacomo avait flairé la rumeur de leur arrivée. Il les attendait devant sa porte de bois lourd, sombre, devant sa maison pleine de poussière et de pierres inégales qui semblait avoir été élevée ici, avant toutes les autres, des mains de Giacomo, épaisses comme le brame d'un cerf. Il les accueillit à la grappa et à l'alcool d'œuf. Ils restèrent un temps dehors, à boire les alcools que Giacomo avait distillé, à fumer du tabac qui sentait l'herbe mouillée et le terreau, à manger des tranches de porc fumé aux larges bandes de graisse et de couenne, à s'étourdir encore un moment du soleil rouge. Le vent du soir commençait à souffler, seul dans les vignes comme un musicien de sérénade, et ils rentrèrent. On déboucha des bouteilles de vin, du rouge compact, râpeux comme une route de gravier, on ouvrit des bières, des kilomètres. L'air était pur, le vent chaud sortait des bouches de Cervoisière et de Pierre qui, enthousiasmés par l'alcool et la fatigue, racontaient les beaux virages d'aujourd'hui, encore pleins du soleil qui avait frappé fort sur leurs paupières aujourd'hui. Les autres étaient plus calmes, Giacomo s'inquiétait des lapins



qu'il avait laissé dans le four, Edmond les écoutait en se peuplant de bière qui coulait dans sa moustache, un peuple joyeux qui révélait en lui une danse qu'il s'était habitué à contenir mais qu'il laissait parfois jaillir lors de longues soirées d'ivresse. Juliette les écoutait, les regardait en sentant sa peau qui avait l'odeur du lac qui a séché, une odeur d'écaillés et de sel. Elle s'était baignée quelques heures plus tôt, alors qu'ils venaient d'arriver à Cully. Fontaine débouchait des bouteilles de vin et aidait parfois Pierre et Cervoisière à embellir leurs discours, à les rendre plus épiques.

Puis ils se mirent à table. Giacomo leur avait préparé un festin digne de ceux qu'on offre aux princes, aux dieux qui descendent de la montagne pour montrer leur visage aux hommes. Ils s'étaient ouvert l'estomac par quelques tranches de rouleaux payernois, de vin blanc et sec d'Épesses et de quelques feuilles d'endives braisées cuites dans le lard que Giacomo avait ensuite ôté pour le réserver à un plat futur. Ils s'étaient ensuite rincés la bouche à l'alcool de génépi que le résident de Rieux avait cueilli sur une des moraines le long de la Grande Eau vers les Diablerets lors d'une de ses nombreuses balades en montagne. C'est lors de ces randonnées dans les Alpes vaudoises ou valaisannes que le teint de Giacomo révélait toute sa splendeur : sa peau olive, ses cheveux noirs qui avaient un beau tombé comme de lourds rideaux de velours, sa barbe d'ours qui chuchotait quelques teintes d'ocre et de rouille lorsqu'elle dansait sous le soleil. Il ressemblait à un beau montagnard, de la race de ceux qui guidaient les alpinistes anglais lorsqu'ils venaient conquérir les Alpes au XIX^e siècle, ces hommes aux mains payannes, aux cuisses teigneuses comme de la roche mais aux traits

fins du visage et à l'esprit porté par la poésie, sensible à la beauté du silence et de la solitude. En le regardant, dans toute sa noblesse, on avait parfois l'impression que le ciel était bien plus proche de lui que les hommes. Comme pour donner un but à ses randonnées, ou pour concentrer son esprit par une quête, il avait découvert cette chasse aux herbes des Alpes et il s'était rapidement mis à en faire de l'alcool. Quarante brins pendant quarante jours dans l'alcool à quarante pour le génépi. Et quelques sucres ensuite. C'était la récolte du mois passé qu'ils buvaient aujourd'hui. Le reste du génépi avait servi à soigner les toux fréquentes de son fils au début de l'automne.

Puis deux lapins à la moutarde de Dijon et au vin blanc avec un tian provençal plein d'ail, de tomates encore ensommeillées du soleil de Toscane, de patates du Gros-de-Vaud et de persil. Ils mangeaient et buvaient en pleine liberté de corps et d'esprit, dans un amour franc des êtres qui se trouvaient autour de cette table. Le vin rouge des vignes alentour commençait à tacher les dents et les maillots des cyclistes. Ils sentaient cet enthousiasme d'une belle ivresse qui les prenait de l'intérieur comme on soulève son enfant pour le porter devant le soleil, grandir en eux et s'étendre en fourmillements vers les extrémités de leur corps. Le vin caressait leurs lèvres de douces chatouilles comme deux amants après l'amour. À mesure qu'augmentait leur ivresse, ils montraient leurs blessures, racontaient leurs accidents de vélo comme les mercenaires de Carthage racontaient leurs combats. Ils imitaient les cris des automobilistes comme on imite le cri des bêtes sauvages qu'on aurait affronté dans la forêt. Dans ces moments, grandissait en eux une joie intense, non pas rangée dans une armoire, un petit bonheur cloîtré, protégé de l'extérieur, mais une joie ruisselante, une joie de ruisseau qui joue à dégringoler la montagne, qui fait de belles courbes de son corps galbé entre les roches, qui s'élance avec gaité dans les creux des prairies.

C'est alors, pendant que Fontaine servait du calva dans des verres à dent, que Cervoisière avait parlé d'un marché à Istanbul. Il disait qu'on y vendait le tabac à sept francs suisses le kilo, qu'on pouvait même espérer l'avoir pour moins cher si on en prenait beaucoup. Les esprits encore assommés de nourriture et engourdis par l'alcool se réveillèrent un peu. Il disait qu'il n'y aurait qu'à étudier les frontières montagneuses, celles où le trafic ne passe plus, celles qui ne sont empruntées que par les habitants du coin ou les petits contrebandiers qui, pleins de lenteur, voyageaient comme on le faisait au siècle passé. Il disait, dans ce bouillonnement qui le caractérisait, qu'on n'aurait qu'à prendre le train demain matin pour Istanbul, avec nos vélos, de grands sacs vides et ramener en Suisse le plus de tabac que nos sacs pourraient en contenir, dix, quinze kilos par personne peut-être. Les yeux de Pierre et d'Edmond s'illuminaient aux paroles de leur ami Cervoisière. Ils sentaient que, depuis que cette idée avait été dite, ils ne pourraient plus revenir en arrière, ils sentiraient comme une joie frustrée de ne pas essayer de le suivre, comme si ce voyage existait en eux depuis toujours et que leur ami l'avait révélé, comme un sculpteur dévoile les formes cachées d'une pierre. Nous n'aurons besoin que du soleil pour nous guider. Nous n'aurons qu'à le suivre chaque matin, en allant dans la direction opposée, le visage caché de l'aurore, et nous serons de retour à Lausanne après deux ou trois semaines de voyage.



Début d'un roman en cours d'écriture.

<<< Le dessin est de Constant Bonard. Il n'a pas été créé spécifiquement pour le texte d'Auguste Cheval.

Inédit

Alors nous sommes partis pour toujours sur le Léman, par Louis Bonard

Alors nous sommes partis pour toujours sur le Léman



Il faudrait descendre beaucoup pour bien te connaître
Calme croissant bleu, bordé de vignes dorées
Parfois tu es parcouru d'un frisson qui fait trembler ta peau
Tu restes plein de mystères : tu es sûrement crade au fond
À l'image des protestants qui t'entourent, tu es fort pour cacher tes
cochonneries, tes déchets, tes cadavres, tes bouts d'os mal brûlés, laissés
tombés du Tupperware au goût âcre et poussiéreux de mort, de ceux qui
ont transporté sur un bateau leur père, leur sœur, leur chien
Il paraît que les capitaines de la Compagnie Générale de Navigation
ont en général le respect de faire sonner leur sirène en voyant les petits
nuages de cendre à l'arrière de leur pont
Pourvu que le vent aille dans le bon sens
Tu es fort pour cacher ta profondeur, et ta violence
C'est facile de dire que tu es calme et plat
Les bateaux de la CGN n'ont pas vraiment l'air de fendre tes eaux, ils ont
plutôt l'air mollement de glisser, lâchement, des petits fonctionnaires
J'ai toujours eu du mal à croire à cette histoire de tsunami en 563
Toi ? petite mer subalpine un peu touristique ? Pleine d'eau plate, eau
pseudo-pure des glaciers sales, eau pseudo-pure pleine de cocaïne
Toi ? petit lac ? si sage, qu'on a si bien dressé en empilant des gros cailloux
partout autour de toi, qu'on contient, qu'on maîtrise
Non, tu n'aurais quand même pas pu
Te dresser comme ça, dévaster tes rivages ?
Des histoires
Tes plates allures nous trompent-elles ?
Est-ce que ton eau bout tout au fond ?
Est-ce que tu prépares quelque chose ?
Hé hé, mais non
C'est mignon, comme tu t'indignes, comme tu es incapable de le faire
Tu caches peut-être un monstre
Mais un petit monstre
Tout au plus un silure
Imaginez seulement ces silures se reproduire au fond du lac
Comme il doit faire noir là-bas au fond
Si seulement on pouvait s'y promener un peu

De toute manière c'est bien nulle part

Nous n'appartenons plus à aucun espace
Ce bateau on le dirait né dans notre tête
Dans le vide amer de notre cœur
Dans le lieu hors de tout lieu de nos rêves
Nous avons découpé ce bateau dans le réel
Ce réel propre au beau pays qui est le nôtre
Ô le beau découpage
Notre belle Suisse
Notre beau Léman
Notre bleu Léman
Si bleu
Si sombre
Si profond
Nous avons inventé le bateau dans lequel nous sommes maintenant
C'est-à-dire que nous l'avons trouvé
Nous y dévions ensemble, loin de la terre
Nous dérivons, loin de nous
Nous nous sommes retirés du monde
Il croit peut-être déjà que nous sommes morts
Nous sommes morts du tumulte
Personne ne se souciera plus de notre tranquille existence
Ni de notre furieuse révolte
Mais si, depuis ce bateau, on échappait, tous ensemble, à un cataclysme ?



Il paraît que fuir du monde est la seule façon d'y entrer vraiment

J'avais l'impression d'avoir perdu un pan de moi, de l'avoir laissé se noyer dans un courant d'amour, une tendresse qui n'aurait laissé aucune place à notre âme primaire, nos corps primaires, nos gestes primaires. Par peur, par respect.

Et, pour l'instant, ça va mieux.

Tant de nuits sans fermer l'œil, passées toutes entières à se retourner sans cesse, à errer dans mon lit, entre sommeil et éveil, être ou ne pas être, mourir, dormir, rêver peut-être, incapable de pencher vers l'un ou l'autre de ces états et, je le sais, je le crois, rien ne sert, en ce moment précis, de réfléchir. Mais chaque fois ce même élan : il faut que je me lève, et que je fasse quelque chose d'important. C'est le moment idéal. Cet élan de vie, cette pulsion folle, me donne chaque fois l'impression que je pourrais écrire un manifeste dont on dirait à tous les coups C'est du jamais vu ! Ça va changer la face de la pensée occidentale !, aller faire sauter une prison, tuer ces fous, les salauds, et toutes ces mauvaises idées. Vraiment j'y crois, je me dis que tout à coup cette force surgit enfin en moi. Que je pourrais écrire à des politiciens des lettres contenant de si bons arguments qu'ils n'auraient pas le choix, ils changeraient d'avis, ils s'inclineraient devant la Vérité sortant du puits, devant la Justice descendue de son socle, et changeraient radicalement de carrière politique entraînant peut-être ainsi avec eux une partie importante de leurs électeurs. Et c'est insupportable, je me retourne dans tous les sens fiévreux dans mon lit.

Impossible, donc, de dormir, et voilà que le jour point, et que l'angoisse maintenant boit mon sang à même les veines. Il n'y a plus le moindre doute, je n'ai rien fait. Tout serait encore à faire. Mais devons-nous agir ?

J'ai rêvé qu'à force nous étions tous devenus fous, déformés par nos psychoses, qu'on nous avait entassés de force sur un bateau sans gouvernail. On dérivait vers le milieu d'un océan. On voyait le bleu du ciel derrière nous devenir de plus en plus petit et devant nous une tempête se dresser. D'abord au loin. Puis de plus en plus près. On était condamné à nous laisser porter par les flots vers l'ouragan. Pas le choix.

Le vieux poisson qui semblait écouter reprit son chemin, ce même chemin, dans ce même lac, qu'il connaissait par cœur, ce même lac qu'il labourait depuis des années.



J'ai rêvé que j'étais le Roi de la Suisse. J'avais trois petits chiens et une très jolie femme que je n'aimais pas et qui était la Reine. L'après-midi, après avoir beaucoup mangé, parfois nous allions à la chasse. La chasse consistait en ceci qu'au préalable mes valets posaient des animaux morts partout dans mon parc et m'applaudissaient à chaque tir. D'autres fois, je m'asseyais sur un gros trône et des petits musiciens venaient jouer des divertissements très baroques et très gais. Quand il pleuvait, je posais avec mes affreux petits chiens pour qu'on recouvre le territoire suisse d'avantageuses sculptures à mon effigie. On me représentait musclé et grand et mes épagneuls se transformaient en lévriers afghans. Quand il faisait beau, je marchais lentement dans mes jardins à la française et mes chiens me suivaient en remuant la queue. J'avais la peau toute poudreuse et une grande perruque qui remuait quand je marchais. Je faisais l'amour derrière des buissons. Dans le parc, mises à part les grandes sculptures qui me représentaient, il y avait des sculptures animalières et des moutons qui broutaient paisiblement. Je leur donnais des petits coups avec mon bâton de maître de ballet. D'autres fois, je faisais fermer le lac Léman tout entier pour m'y baigner tout nu avec ma perruque. Une équipe de valets était en charge d'enlever les algues de ma plage. C'était terriblement agréable. Le soir je donnais de grands bals. Pendant ces fêtes il y avait des arbres à fondue sur le parvis du palais.

J'aimais bien sentir que je disposais de tout le pouvoir dont je souhaitais disposer. Je n'en ressentais aucune honte. Quand j'étais en voyage quelque part les gens étaient prévenus à l'avance et arrêtaient de travailler pour se préparer à me faire la courbette quand je passerais en calèche. Aucun autre problème que les miens ne me concernait. De temps à autre je commanditais la mort de l'un ou l'autre de ceux qui m'agaçaient. Un jour un grand bateau a accosté dans mon port. Je me suis dit chic, de la visite, mais ils ont tué mes petits chiens, m'ont tranché la tête et l'ont mise dans un grand caquelon rouge.

Extraits d'un texte en construction.

<<< Les dessins sont de Léa Meier. Ils n'ont pas été créés spécifiquement pour le texte de Louis Bonard.

À paraître

Babilonia sui generis, par Walter Rosselli

Un poème pour toi

Une chanson pour toi
 voilà ce que j'aimerais écrire
 Mais écrire un poème d'amour
 un poème sur la mort
 sur la vie
 écrire sur les fleurs, les oiseaux
 le printemps
 D'autres l'ont déjà fait
 J'aimerais versifier la tristesse, la joie
 la rage
 en écrivant avec mètre et rime
 pour la naissance d'un enfant,
 pour les quatre-vingt-dix ans de grand-père
 pour faire de la satire politique
 Mais d'autres l'ont déjà fait
 T'écrire un poème de Sar Barduot
 Cla Biert et Chasper Po l'ont déjà fait
 Aux citrons
 c'est Montale qui a déjà écrit
 Poétiser sur ce qu'est la poésie
 diantre
 Bécquer l'a déjà fait
 (La poésie, c'est toi, disait-il)
 Mais voler quelques mots à ces auteurs
 ça je peux le faire
 Et alors je veux bien
 écrire un poème pour toi
 Ce que j'écrirais ?
 Tu le sais

Le temps passe, revient sur lui-même, se mélange, se dissout.
 Comme les langues, les lieux, les êtres. La vie que nous donne
 à voir Walter Rosselli à travers ses poèmes en prose, ses haïkus,
 ou encore un sonnet, est poreuse, tendue vers l'échange.
 Un journal d'impressions, d'images tirées du quotidien ou
 empruntées au répertoire littéraire. Jour après jour défilent
 les rendez-vous de l'existence. La maladie et la perte d'un
 proche qui souhaite livrer son corps aux oiseaux côtoient une
 actualité mondiale qui semble se répéter indéfiniment dans
 la mort d'inconnus, d'hommes, de femmes et d'enfants privés
 de nom, perdus en mer. Les images de naufrages hantent le
 recueil comme s'il fallait sans cesse dire les drames pour ne
 pas les oublier. Comme si l'auteur lui-même ne parvenait pas à
 y croire. De Lausanne à Alep, des *Mille et Une Nuits* aux haïkus
 rhétoriques, l'auteur dévoile un paysage intérieur sensible et
 généreux qui n'a de cesse de s'étonner du monde.

*Walter Rosselli, plus connu dans le monde des lettres sous sa
 casquette de traducteur, met cette fois son talent littéraire au
 service de ses écrits et nous livre un très beau recueil de poésie
 trilingue, en romanche, italien et français.*

>>> Double page suivante :
 deux poèmes inédits d'Andrea Picci,
 mis en image par l'auteur.

**LA VAGUE ME POUSSE,
JE SURFE CETTE MOUSSE .
LA MER ME REPOUSSE
ET JE REBROUSSE.**

SEA, SEX & SURF...

**JE T'ÉCLABOUSSE,
TU MOUSSES.**

SEA, SEX & SURF...

**LA VAGUE ME PREND,
JE ME REPRENDS,
SI TU M'ENTENDS
RÉPONDS.**

SEA, SEX & SURF...

**TU ME SURPRENDS
ET JE TE PRENDS.**

**IL NE ME RESTE QUE DES SOUVENIRS
QUI SE TRANSFORMENT EN OBSESSIONS.**

**CERTAINES FOIS
ILS ME FONT RIRE,
D'AUTRES FOIS
ILS ME DONNENT ENVIE DE SAUTER DU BALCON.**

En librairies

La disparition de l'homme à la peau cendre, par Auguste Cheval & Constant Bonard

– Pablo, revenons à ton problème. Que sais-tu de cette fille ?
 – Peu de chose. À entendre son accent, elle doit être Anglaise et, assurément, fétichiste des pieds.
 – Quelle extravagance ! Le système métrique est bien plus efficace, répondit Michel, outré.
 – C'est bien ce que je pensais, mais je ne voulais pas aborder le sujet lors de notre première rencontre. Cela me semblait un peu précipité.

– C'est admirable de ta part. Je ne sais pas si j'aurais pu contenir mon sang. Les Anglo-Saxons ne sont bons qu'à deux choses ; l'humour et la cornemuse. Il ne faut surtout pas compter sur eux pour être rationnels.

– Je lui présenterai ton propos lors de notre prochain entretien.

– Viens, allons faire un tour à l'extérieur. Nous n'avons pas bougé depuis le début du roman, il faudrait que nous prenions l'air. Le lecteur pourrait nous prendre pour deux oiseaux oisifs. Montrons-lui que nous sommes pleins d'envie et de vigueur.

Sur ces paroles décidées, Michel fit glisser son peignoir bordeaux et doré le long de son corps, il courut à poil jusque dans sa chambre et revint quelques secondes plus tard vêtu d'un pantalon qui, à l'évidence, privilégiait la commodité à l'élégance, d'une chemise blanche aux aisselles brunies et d'un long manteau noir d'alcool. Pablo était déjà habillé, je passe cette étape. Ils sortirent de l'appartement coquet et urbain et se retrouvèrent à la rue. C'était l'automne. Michel et Pablo se trouvaient entourés d'un climat méditerranéen au sud et à l'ouest et d'un climat continental au nord et à l'est. Ils résidaient en Suisse, au nord des Alpes, au centre de la rive supérieure du Lac Léman, à Lausanne. La saison de l'hiver approchait, la bise commençait ses sarabandes incessantes dans les rues étroites de la vieille ville où se trouvaient désormais nos deux compagnons. Ils marchaient rapidement, comme s'ils devaient se rendre prestement à un rancard d'une importance cruciale, ils pestaient contre les badauds à la marche sclérosée mais, en réalité, ils tournaient en rond. C'est un parcours qu'ils aimaient sillonner. Ils partaient de la rue Centrale, où se trouve leur pigeonier, empruntaient les cent quinze marches qui constituent les escaliers des Petites-Roches, arrivaient essoufflés et souffreteux sur la

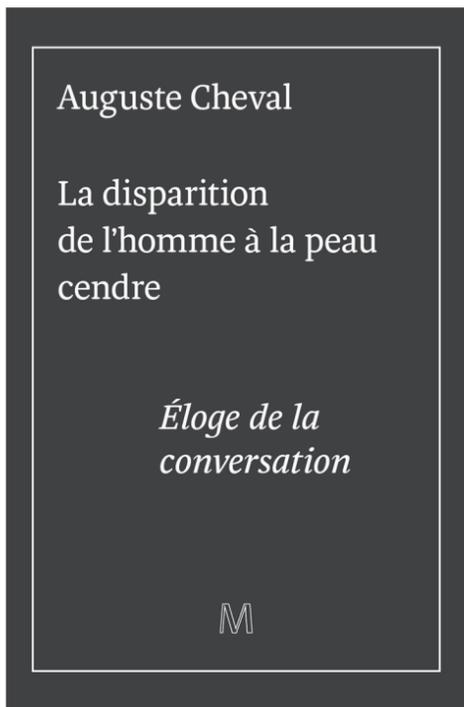
rue de la Mercerie. Au croisement, ils obliquaient à gauche pour rejoindre la place de la Palud qu'ils traversaient entièrement pour rejoindre la rue de la Louve. Ils marquaient ici une pause et repartaient lorsqu'ils avaient retrouvé leur vigueur originelle. Ils descendaient la rue de la Louve jusqu'à son embouchure rue Centrale et amorçaient ici l'ascension chronologique de la rue Pépinet, la place Saint-François, la rue de Bourg et la rue Caroline pour se retrouver enfin sur le pont Bessières qu'ils traversaient avec facilité et, à son dénouement tournaient à gauche pour rejoindre la rue de la Mercerie et redescendaient par les escaliers des Petites-Roches qu'ils avaient eu le bon sens de rendre après les avoir emprunté. L'excursion était longue de mille trois cent nonante mètres et haute de cent septante mètres de dénivelé positif. Outre ses vertus sportives manifestes, elle est à recommander à chaque touriste désirant avoir un rapide aperçu de la beauté de Lausanne. Les rues pavées y sont semblables à de petits sentiers grimpants ou à de charmants ruisseaux dévalant les collines de la ville, on se sent alpiniste citadin en les explorant. Quant aux pavés, Michel pensait souvent qu'il était absurde qu'on leur ait donné six côtés alors que nous n'en avons l'usage que d'un seul. Pablo riait de la remarque, pas trop longtemps pour ne pas perdre le rythme de la marche qui se faisait la bouche plus souvent bée que bouchée. Ainsi, ils

passaient quotidiennement devant l'Hôtel de ville, trônant sur la place de la Palud depuis 1675. Pablo aimait particulièrement cette bâtisse pour ce sentiment ambigu qui en émanait ; un mélange de solennité et d'humilité. Une noblesse campagnarde. Il lui semblait que cet édifice aurait tout autant pu être habité par un prince local que par une nichée de paysans soiffards.

La randonnée se poursuivait, croisant la route de la place de la Louve et ses fontaines cylindriques rappelant aux promeneurs que, avant que ne s'installent ici l'Armée du Salut, un café de petite restauration italienne et une librairie d'occasion, la Louve y ruisselait d'allégresse. Elle pleurniche désormais sous la place, ne dévoilant son antique

beauté qu'aux flâneurs pleins de mémoire et de rêverie. La rue Centrale traversée, la rue Pépinet ascensionnée, ils débarquaient sur la place Saint-François, longeaient la sobriété de l'Église Du Même Nom, pour attaquer la montée vertigineuse de la rue de Bourg. Arrivés en haut, à l'orée du pont Charles Bessières, ils ne se lassaient jamais de la vue offerte à cet endroit. Ils s'arrêtaient souvent ici du fait de leur souffle court et du tableau ravissant qu'on leur offrait. En balayant le paysage de droite à gauche, ils admiraient la crinière tombante du bois de Sauvabelin sur la colline de la Cité, les antiques appartements surplombant la rue Saint-Martin, la cathédrale de Lausanne, habilement dissimulée derrière ses impérieuses échafaudages, la route sur laquelle ils se trouvaient, le mastodonte Gymnase de la Cité et finissaient leur nettoyage du paysage par quelques regards lancés aux petites montagnes du Jura qu'ils distinguaient au loin si le temps était miséricordieux.





La disparition de l'homme à la peau cendre. Éloge de la conversation
écrit par Auguste Cheval, illustré par Constant Bonard
paru en mai 2016

Premier livre du jeune auteur Auguste Cheval, *La disparition de l'homme à la peau cendre* est un polar à la fois comique et philosophique, où enquête criminelle côtoie sans ambages jeux de mots, situations rocambolesques, ainsi que dialogues et réflexions philosophiques. Ce livre est avant tout l'histoire de deux amis, Pablo et Michel, deux jeunes hommes oisifs qui nourrissent leurs journées de discussions badines et de randonnées dans les rues de Lausanne. Sous des airs légers se cachent, au long de leurs dialogues, une réflexion linguistique profonde et une remarquable maîtrise du discours philosophique. Le récit est ainsi parsemé de jeux de langue qui ne sont pas sans rappeler ceux de Raymond Queneau ou de Pierre Desproges et se révèle très riche en références autant intellectuelles que populaires. Un jour, Pablo tombe amoureux de Louise, la voisine du dessus. Un soir, l'homme à la peau cendre disparaît. Les péripéties s'enchaînent alors, une enquête burlesque se met en branle et la recherche de vérité mène les amis de rencontres en découvertes. La ville de Lausanne – personnage à part entière du roman – se rencontre au gré des déambulations des personnages à travers des descriptions très précises, presque cartographiques, enrichies encore des illustrations de Constant Bonard. Les dessins se marient harmonieusement au texte, les deux étant de facture très contemporaine, pour arriver à une œuvre complète où mots et images se répondent.

Auguste Cheval – alias Laurent Küng – est né en 1989.

Il a étudié le français et la philosophie à l'Université de Lausanne. Il mène une carrière de journaliste en parallèle d'une carrière de musicien (The Awkwards, The Mondrians, Marilou) et, plus exceptionnellement, de danseur. Il est champion suisse de coursier à vélo.

Laurent vu par Inès : « En tant que bon écrivain et bon coursier, Laurent a trouvé le moyen de concilier ses deux activités : il propose à ses lecteurs de leur amener personnellement son livre, sur son vélo. En réalité, Laurent fait plus que livrer son livre. Lorsqu'il descend, tout guilleret, de sa monture, il amène l'auteur vers son lecteur, en prenant le temps de boire un café, de discuter avec la personne, faisant de ces moments un réel temps de partage. Cette façon atypique de faire le lien entre un livre, un auteur et son lectorat représente bien le dynamisme et l'originalité de Laurent. Il est déjà allé effectuer ses livraisons jusqu'à Bruxelles et Londres. Comme son titre de champion suisse l'amènera cet été à participer à une nouvelle compétition au Canada, son editrice espère qu'il amènera jusque-là son ouvrage, traversant toutes les frontières grâce à son vélo. »



Photos Louis Morisod

Constant Bonard est né en 1989. Il est assistant-doctorant en philosophie à l'Université de Genève, où il écrit une thèse sur la musique et les émotions. Il fait partie de trois formations musicales (La Bande à Joe, Soirée Chasse, Noces de Radium), du collectif Où êtes-vous tous ? et de l'association CooLoque, qui organise des colloques expérimentaux (sur le *chill*, le *cool* ou la figure du *loser*). Il s'exprime aussi comme peintre et dessinateur dans des fanzines auto-produits.

Constant vu par Inès : « De Constant, je connaissais la facette musicienne. Je savais aussi qu'il aimait organiser des soirées, notamment en mémoire de Joe le marin. J'avais déjà discuté à plusieurs reprises de ses recherches universitaires dans les domaines de la musicologie et de la philosophie. Et puis je connaissais aussi sa fonction de Main du Roi et Conceptualisateur duar-chique du Petiou Payî dai Compare à Joe, micronation fondée par lui-même et des amis. Quel ne fut pas mon étonnement lorsque Laurent m'annonça qu'il avait choisi cet ami pour illustrer son livre. J'ai pu découvrir cette nouvelle facette de Constant, et je me demande maintenant combien de cordes que je ne connais pas il a encore à son arc. »



En librairies

Les Immortelles, par Louis Bonard & Léa Meier

GAIA

Je n'arrive pas à imaginer. Je n'arrive pas à me figurer cette obscurité confuse et primitive. Je n'arrive pas à comprendre ce qu'il s'y passe. Je n'arrive pas à saisir cette matière, à dessiner ce décor. Je n'y arrive pas. Je n'arrive pas à voir quoi que ce soit. Tout est sombre. Je ne distingue même pas la moindre épaisseur. Mais j'ai le désir crétin, l'espoir imbécile de voir plus clair là où la lumière n'était pas encore. J'arrive à comprendre certaines choses cependant. Je comprends que c'est en acceptant de se séparer qu'ils ont pu faire naître le monde.

Donc voilà : c'est avant tout. Avant le début, avant les peurs, avant ce sentiment bizarre que je suis seule, ce besoin d'amour, avant le calme, avant la joie. C'est un étrange chaos bien avant toi. C'est un néant d'encre sûrement sublime et absorbant, une éponge de néant. Et pourtant tout est déjà là, en millions de morceaux. Tout, toi, nous, quelque part. Des bouts de nous répandus dans le vide. Et imagine le chemin qu'il aura fallu aux bouts de nous pour en arriver là.

Mais alors, la terre et le ciel sont indiscernables. Ils sont unis l'un à l'autre continuellement et le ciel colle si fort à la terre que rien entre eux ne peut exister. La chair du ciel et le corps de la terre dévastent tout ce qui pourrait avoir envie de grandir. Mais la vie est puissante et, dans le sein de la terre, elle commence à grouiller n'ayant pour seule envie que de pouvoir vivre.

Déjà la première fois je tentais, avec ce mal de tête, de m'extirper de sous la pesanteur de ton corps naïf, de ton beau corps alourdi par le sommeil et la candeur – jamais tu ne t'es méfié –, ton corps encore nu de cette nuit passée ensemble, nu des heures où on n'a pas dormi. Déjà j'essayais de me sauver. Je ne voulais pas te faire mal, je ne voulais pas que tu me sentes, je voulais disparaître, m'effacer, tout en restant proche de toi aussi, surtout. Je tentais de fuir de sous ton corps déjà mort, l'écrasement agréable, et déjà j'aimais que tu m'anéantisses, j'aimais être la proie de ton inconsciente sévérité, prise au piège de ta fausse pudeur. Déjà l'idée – obsédante – de m'extirper m'empêchait de dormir, déjà je me devais de prendre la fuite, déjà tes sueurs se mêlaient aux miennes, et je ne savais que trop bien que je parvien-

drais finalement à m'échapper et ça me désespérait. Je savais qu'il fallait ça, ma disparition, pour que je survive, parce que je t'aimais nu, parce que je t'aimais lourd. Je savais déjà que ta mort en moi commençait à cet instant précis où je décidais de partir. J'ai fait le deuil de toi et c'est désormais impossible de retrouver une place pour toi. Ton absence est préférable, et je pleure de ne pas pouvoir te le dire.

Donc la terre aime le ciel et sent les débuts de la vie bouillir en son ventre et comme ça lui fait mal. Elle est malheureuse de vivre nouée au ciel et sent cette pulsion si violente de vie l'envahir d'un amour pour le monde qu'elle pourrait créer, d'un amour qui lui dicte d'en clore un autre : celui qu'elle porte pour le ciel immense et doux, pour l'ingénue obscurité du ciel qui ne se doute de rien.

J'ai bien senti qu'en m'éloignant de ton corps, je me déchirais. J'ai senti dans mon corps les déchirures de toi. Et quelle joie bizarre quand je me suis sentie libre, enfin, de ton poids que j'aimais. Et un peu de candeur s'emparait maintenant de moi, de mon esprit amoureux, de mon esprit qui pensait alors que l'union pourrait un jour recommencer. Mais on comprend très vite que lorsque la vie prend le dessus – car la vie finit toujours par prendre le dessus,

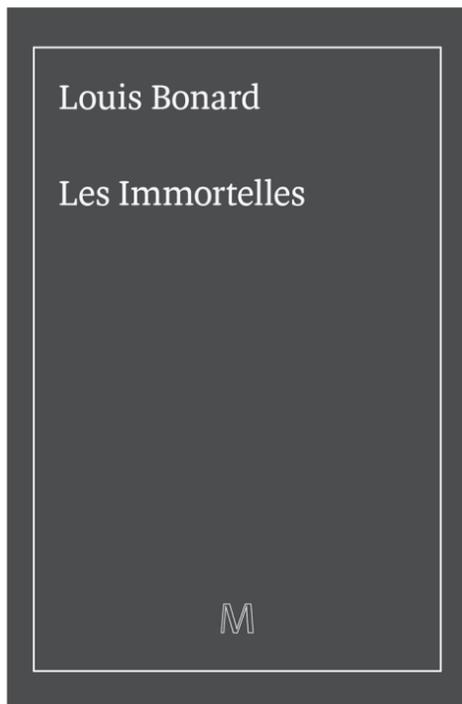
tu sais – alors c'est impossible de faire quoi que ce soit. Et je t'ai laissé. Je m'éloignais de toi, légère de voir la vie qui grouillait dans mon ventre, légère de la voir m'empêcher de rester, légère de la voir un peu s'échapper. Enfin. Pouvoir continuer en sachant qu'on se verrait encore, qu'on se verrait toujours, moi ici et toi là. Pouvoir partir en croyant que l'on s'aimerait encore de près, que l'on s'aimerait encore ensemble. Mais la vie est trop bonne, elle est trop généreuse et nous empêchera de nous unir vraiment. Et très vite la candeur s'efface et la vie nous laisse hébétés.

Car la terre, quand elle s'est décollée du ciel, quand la vie a pris le dessus, a vu naître le temps. Elle a vu naître le monde – la suite de leur amour – et se rassembler des millions de petits morceaux pour créer tout, et tout s'est créé entre le ciel et la terre. La terre, quand elle s'est décollée du ciel, pensait que ça ne serait que l'espace d'un instant, le temps de laisser s'échapper de son sein un peu de vie. Mais se rapprocher du ciel

encore une fois, ç'aurait été détruire la beauté née dans le creux de leur séparation, là où nous vivons tous, dans le creux d'une rupture. Ç'aurait été détruire le monde. La beauté créée par leur séparation empêchait la terre de rejoindre son amour. Elle a donné naissance à tout et elle se sent bien seule. La terre toutes les nuits, la terre tous les jours, est confrontée au ciel. Dès qu'elle ouvre les yeux, celui qu'elle a aimé et qu'elle a, sans rien dire, laissé aimer ailleurs, laissé aimer plus loin, lui apparaît en face.

Nos amours perdues, allons-nous vous oublier ? Allons-nous vous regretter longtemps encore ?





Les Immortelles

écrit par Louis Bonard, illustré par Léa Meier
paru en mai 2016

Le sujet du livre *Les Immortelles* est universel : l'amour. Cinq nouvelles, qui reprennent chacune un mythe inscrit en filigrane de la culture commune, présentant une facette du sentiment exploré : l'amour mystique, l'amour de l'autre, l'amour de soi, l'amour fusionnel, l'amour de la vie. La forme courte de la nouvelle permet une mise en lumière kaléidoscopique de ces diverses dimensions. Dans ce recueil cohabitent le sacré et le profane, l'ancien et le nouveau, la prière et la poésie, pour former une vision globale de l'amour, moteur fondamental de la vie, à jamais immortel. Le style et la vision de l'auteur sont résolument modernes et permettent de redécouvrir ces histoires, dans une de leurs versions possibles. L'écriture est à la fois poétique et crue, tout comme les dessins de Léa Meier, et une force faite à la fois de beauté et de violence se dégage de l'ensemble.

Louis Bonard est né en 1996. Il est actuellement étudiant à la HEAD. Il a étudié le piano classique et il écrit pour le théâtre. En 2016, il est sélectionné pour représenter la Suisse lors de la première édition des Studios Européens d'Écriture, à la Chartreuse de Villeneuve-lès-Avignon, sous la direction d'Enzo Cormann, de Fabrice Melquiot, de Pauline Sales, de Mathieu Bertholet et de Carles Battle.

Louis vu par Inès : « J'ai connu Louis sur les escaliers du Bourg, où il m'a déclamé de la poésie. Lorsque j'ai lu son texte Narcisse dans sa version écrite au Gymnase, j'ai tout de suite été secouée par la force poétique qui s'en dégageait – fidèle à notre première rencontre. Depuis lors, j'ai pu me rendre compte de la palette de possibilités que possède Louis pour s'exprimer, de l'écriture à la musique, en passant par l'art scénique. Pour ce dernier, je relèverais le fait que Louis se produit autant sur scène, dans des écoles, qu'en appartement, ce qui a permis d'amener une dimension supplémentaire à la médiation des Immortelles, au-delà de celles du texte et des images prévues dès le départ. »



Photos Louis Morisod

Léa Meier est née en 1989. Elle a étudié les arts visuels à la Haute École d'art de Berne et détient un diplôme de « work.master » de la Haute École d'arts et de design de Genève. Elle fait partie du collectif d'arts plastiques et vivants LES MAUVAIS JOURS FINIRONT !

Léa vue par Inès : « Léa et Louis ont une manière de collaborer bien à eux. Pour leur livre, ils ont mis sur pied une performance, La gravité et la grâce, qui n'est pas une illustration de leur œuvre, mais une réflexion plus poussée de leurs questionnements conjoints. Dans le développement de leur travail, tous deux passent beaucoup de temps ensemble, comme pour s'approprier et pouvoir être réellement bien ensemble sur scène. Les réflexions que poursuit Léa dans son travail transparaissent autant dans ses dessins que dans ses performances. Féminisme, amour, intimité, autant de questions soulevées dans des œuvres à la croisée de l'individuel et de l'universel. »



En librairies

Essais de gloire, par Andrea Picci

Première partie : *Ôde à l'Amour*

Sous les rayons de lune
j'écoute ma plume.

Encre couleur bleu roi
pour un souvenir de toi.

Il ne reste qu'une corde cassée,
juste un coeur brisé.

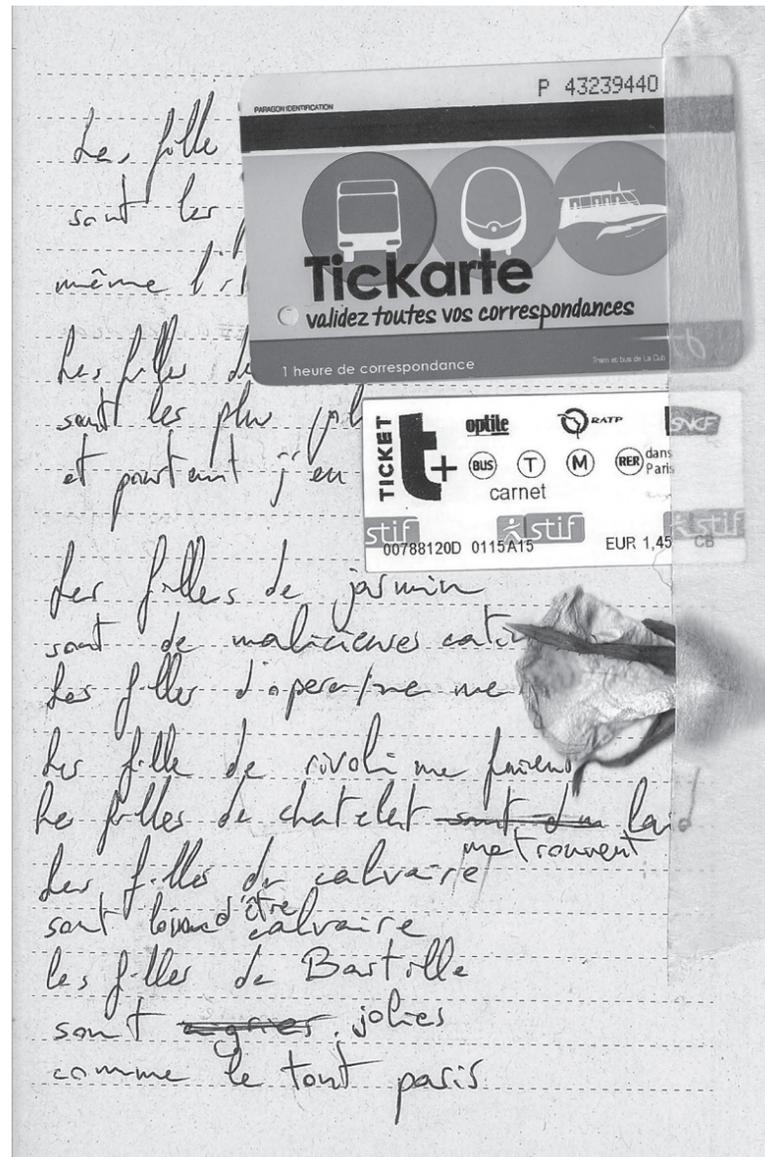
La mort par solitude
est une habitude.

Si tu savais comme je te veux...
Si tu savais comme je m'en veux...

Mourir pour quoi, pour qui ?
Mourir pour toi, mourir d'envie.

Entre mort et gloire,
entre amour et désespoir.

Tue-moi, embrasse-moi,
mais ne m'ignore pas.



En librairies

Petite Fille de Coton, par Ester Laborda & Sainath Bovay

Petite Fille de Coton et son ami le mouton

Petite Fille de Coton aime
passer du temps à bavarder
avec son ami, Léon le mouton
sur une fleur de coton.

Quand l'un des deux est préoccupé,
l'autre est là pour le rassurer.
Ils partagent les mêmes rires et délires.
Coton et Léon, amis pour la vie, c'est
promis !

Mais parfois, Léon s'en va quelques jours
rejoindre son troupeau.
Il en revient tout changé
dans sa manière de penser :

« Sais-tu, Petite Fille de Coton,
que mes amis les moutons ont raison
d'avoir tous la même opinion ! »

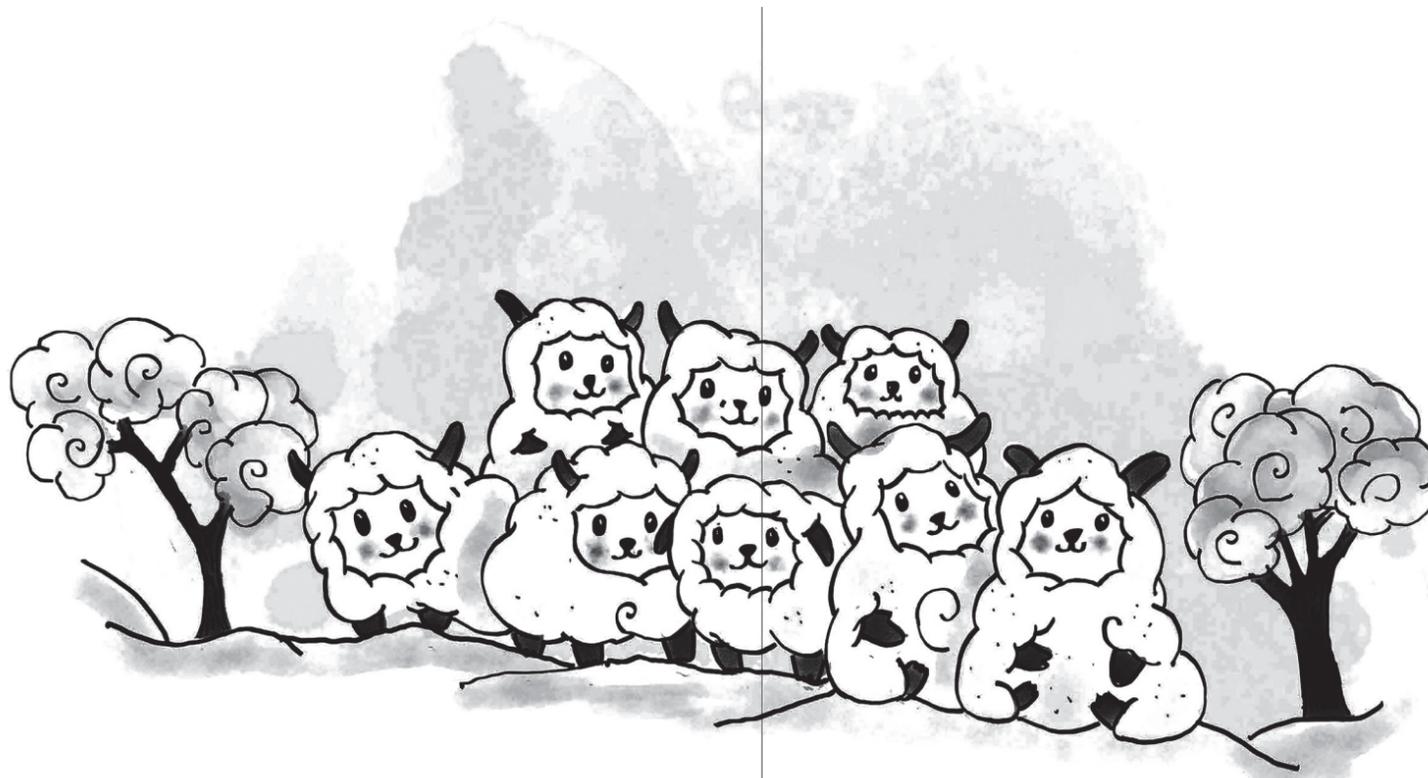
« Pourquoi veux-tu ressembler
aux autres et ne pas te démarquer ? »
demande Petite Fille de Coton à Léon.

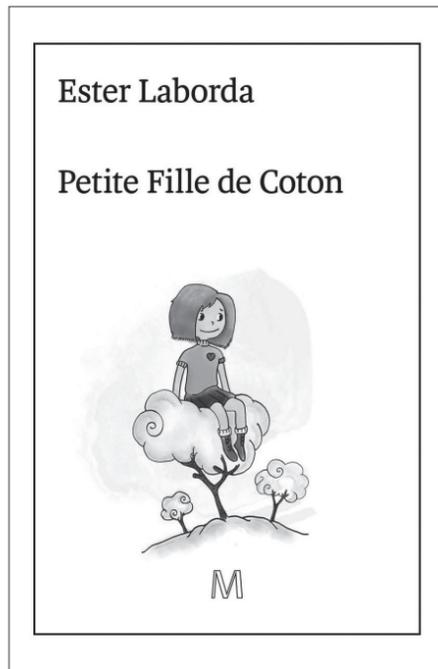
« Quand je suis en groupe,
j'oublie que je suis un pauvre petit mouton.
Je deviens Léon, le lion »
dit-il en rugissant... euh... en bêlant.

« Oh, Léon ! Tu t'es encore laissé influencer
et mener par le bout du nez !
Ne préfères-tu pas avoir tes propres idées
sans vouloir toujours copier ? »

Léon observe du haut d'un rocher
tous les moutons se regrouper et s'éloigner
sans pouvoir les distinguer.

Alors, il répond :
« Tu as raison, Petite Fille de Coton.
Si je réfléchis,
je suis plus fort dans mon esprit,
que mille moutons réunis ! »





Petite Fille de Coton

écrit par Ester Laborda, illustré par Sainath Bovay
paru en décembre 2016

À travers trois petites histoires mettant en scène une petite fille et ses deux compagnons, l'auteure souhaite faire réfléchir l'enfant aux émotions ressenties et aux façons d'y faire face. Petite Fille de Coton mène une existence paisible dans un soyeux cocon, avec son ami Léon le mouton. Petit à petit, cependant, des interrogations envahissent son esprit et elle se sent un peu perdue. Heureusement, son cœur est là pour l'écouter et l'aider à affronter ces nouvelles situations. Au fil de ces trois petites histoires, Petite Fille de Coton va dialoguer avec son cœur et Léon, et tous trois réussiront à grandir en s'entraidant.

Cet ouvrage inaugure la collection jeunesse « les petits marquis ».

Ester Laborda est licenciée ès Lettres. Elle enseigne actuellement le français et l'histoire à des jeunes en voie d'insertion professionnelle.

Ester vue par Inès : « En tant que, à la fois et entre autres, maman et enseignante, Ester possède une capacité à se projeter vers son public, déjà dans la phase d'écriture. Sa fille et les copines de celle-ci ont été son premier laboratoire pour tester ses idées d'histoires. D'ailleurs, sa fille est parfois venue à nos rendez-vous et nous lui demandions son avis d'experte sur tel ou tel aspect – travailler sur un livre pour enfants avec un enfant. Au Salon du livre de Genève de cette année, Ester a admirablement réussi à amener des classes entières de bambins à s'asseoir face à elle pour l'écouter conter ses histoires. Nul doute qu'elle saura continuer à s'épanouir dans ce sens car, comme elle le dit elle-même, elle aime par-dessus tout "semmer des petites graines" tout en laissant l'espace nécessaires aux enfants pour qu'ils s'approprient à leur façon les récits et, surtout, elle écoute réellement ce que lui disent ces enfants et s'en inspire dans sa démarche d'écriture. »



Sainath Bovay est né en 1985. Après un apprentissage d'employé de commerce, il s'inscrit à l'EMAF, l'École d'art et de multimédia de Fribourg. Il travaille dans une petite société du nom de Société-Écran. Grand amateur d'illustration et de photographie.

Sainath vu par Inès : « Sainath possède sans aucun doute un amour inconditionnel de l'image, sous toutes ses formes et supports. Bibliophile, sa culture quand il s'agit de livres illustrés impressionne. J'avais déjà pu voir les dessins qu'il faisait sur un coin de table et j'ai été ravie lorsqu'il a accepté d'illustrer ce livre pour enfants. Ce d'autant plus car j'ai toujours senti chez lui un côté encore en enfance. Il a su réellement créer un univers qui répondait à celui des écrits de l'auteure. Le mouton, si mignon, est le dessin qui remporte tous les suffrages. Une partie de ces illustrations ont été dessinées au Canada, où Sainath se trouvait en vacances durant la phase finale de production, qui n'a pas été exempte de stress. »



Éditions de la Marquise

Rue Cité-Devant 10
1005 Lausanne – Suisse
editionsdelamarquise.ch
ines@editionsdelamarquise.ch

Le Persil journal, numéro 137, juin 2017

Réalisation : Éditions de la Marquise, avec *Le Persil*

Mise en page : Daniel Vuataz

Les auteur-e-s gardent tous leurs droits sur les textes et les images

© pour le journal le persil
Marius Daniel Popescu
Avenue de Floréal 16, 1008 Prilly, Suisse
Tél : +41 21 626 1879
Email : mdpecrivain@yahoo.fr
Abonnement, 12 numéros : CHF 55.-
Compte postal : 17-661787-4

Association des Amis du journal le persil
Président : Giuseppe Merrone
Vice-président : Dominique Brand
Secrétaire : Vincent Yersin
Caissier : Daniel Kamponis
Email : lepersil@hotmail.com
Compte postal : 17-743406-0

Ce numéro simple a été publié grâce au soutien
de Sandoz – Fondation de famille, de la Fondation Jan Michalski,
de Pro Helvetia – Fondation suisse pour la culture, du Canton de Vaud,
de La Loterie romande et du Pour-cent culturel Migros
Imprimé en Roumanie. Tirage : 1200 exemplaires